TURCARET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

DE LESAGE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre François, en 1709.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1802).

PERSONNAGES.

MONSIEUR TURCARET, Traitant, amoureux de la Baronne.

LE CHEVALIER, } Petits-Maîtres.
LE MARQUIS, }

FRONTIN, Valet du Chevalier.

FLAMANT, Valet de Monsieur Turcaret.

Monsieur RAFLE, Usurier.

Monsieur FURET, Fourbe.

JASMIN, petit Laquais de la Baronne.

LA BARONNE, jeune veuve, coquette.

Madame TURCARET, femme de Monsieur Turcaret.

Madame JACOB, Revendeuse à la Toilette, et sœur de Monsieur Turcaret.

MARINE, } Suivantes de la Baronne.
LISETTE, }

La scène est à Paris, chez la Baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARINE, LA BARONNE.

MARINE.

Encore hier deux cents pistoles !

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher....

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable. LA BARONNE.

Marine!.... MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser ? MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ? MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guères, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous

attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable ; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coëffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que monsieur Turcaret vint à vous manquer : car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte : c'est un chevalier de Paris, il fait ses caravanes dans les Lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien ; et, ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable ! et tu conclus de-là....?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connoissiez. Il est vrai que, depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi ; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément ; et je ne cesserai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chassé de chez vous : car, enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera.

LA BARONNE.

Et quoi ?

MARINE.

Monsieur Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami, et il ne croit pas lui qu'il soit permis d'avoir des amis ; il cessera de vous faire des présens, il ne vous épousera point ; et, si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine ; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide; profitez des prodigalités de monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à monsieur Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient; faites-lui un accueil glacé : commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCENE II.

MARINE, LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je viens, de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE, *d'un air brusque, à Frontin.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monsieur le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *bas, à la baronne.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse; je vous » l'envoie et vous le sacrifie. Mais vous ne devez point me » tenir compte de ce sacrifice, ma chère baronne : je suis si » occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté » de vous être infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne » vous en dis pas davantage, j'ai l'esprit dans un accablement » mortel. J'ai perdu tout mon argent, et Frontin vous dira » le reste.

» LE CHEVALIER».

MARINE, *haut, à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN, *à Marine.*

Pardonnez-moi; outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE, *à Frontin.*

Où est le portrait?

FRONTIN, *donnant le portrait à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite, sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un Lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de Lansquenet!

FRONTIN.

Elle agaça mon maître; il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a, ce matin, envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cottise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN, *à Marine.*

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste ! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices ! vous en connoissez bien le prix. FRONTIN, *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier ? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil ; il commence par se rappeller les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin ; n'est-elle pas plus belle que son portrait ? FRONTIN.

Non, madame ; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière ; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues ; mais considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien ; car elle a le teint si beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années. MARINE.

C'est-à-dire, qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage ; il demande ses pistolets. LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine ! ses pistolets !

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse ; aussi-tôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE.

Ah ! il est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé ! non, non ; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu. « Monsieur le chevalier, (lui dis-je), qu'allez-vous faire ? Vous passez les bornes

» de la douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr » le jour, conservez-vous du moins, vivez pour votre aimable » baronne ; elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos « embarras ; et soyez sûr, (ai-je ajouté, seulement pour cal- » mer sa fureur) qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci ».

MARINE, *bas.*

L'entend-t-il, le maraud ?

FRONTIN.

» Il ne s'agit que de mille écus une fois ; monsieur Turcaret » a bon dos, il portera bien encore cette charge-là ».

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin ?

FRONTIN.

Hé bien, madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance ! il s'est laissé désarmer comme un enfant ; il s'est couché, et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, n'étant point en argent comptant.... (*Elle veut tirer son diamant*).

MARINE, *la retenant.*

Hé ! madame, y songez-vous ?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah ! qu'il sera fâché, lui !... (*Bas, à part*). Maugrebleu de la soubrette.

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *haut à la Baronne.*

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine !

MARINE, *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non; va-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*Donnant son diamant à Frontin*). Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles, que monsieur Turcaret m'a donné; vas le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeller à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il sort*).

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non; j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendez.... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal, il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut, quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

SCENE III.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

TAIS-TOI, Marine ; j'apperçois le laquais de monsieur Turcaret. MARINE, *bas, à la Baronne.*

Oh ! pour celui-ci passe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose, c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la Baronne.*

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine. MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand. J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre ; as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je ? un billet au porteur ! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon ; voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non, ce sont des vers, que monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de monsieur Turcaret !

LA BARONNE, *lisant.*

» A Philis.... quatrain..... Je suis la Philis, et il me prie, en vers, de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE. (*Elle lit*).

« Recevez ce billet, charmante Philis
» Et soyez assurée que mon âme
» Conservera toujours une éternelle flâme,
» Comme il est certain que trois et trois font six ».

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort*). Il faut que je te donne quelque chose à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie. FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depuis que je suis chez monsieur Turcaret, je suis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *appercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici. (*Il sort*).

SCENE IV.

MARINE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

TURCARET, *riant.*

Oh, oh! LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant. Jamais les voiture, ni les pavillon n'en ont fait de pareils.

TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie fait de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

TURCARET.

Je n'ai pas voulu employer le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi; on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous. MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des complimens : elle vaut bien votre poésie au moins.

TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

TURCARET.

Pourquoi ? LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours des folies comme cela.

TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il, ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous.

TURCARET.

Bon ; il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment, dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

TURCARET.

Fi donc! LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas, à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif, que de la chose même.

TURCARET.

Et pourquoi ? LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous. TURCARET.

Quelle pensée! non, madame, ce n'est point dans cette vue que.... LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

TURCARET.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

TURCARET.

Quel bon cœur! LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

TURCARET.

Elle me charme.... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez si-tôt?

TURCARET.

Oui, ma reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main*).

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur; je suis votre très-humble servante.

TURCARET.

A propos, Marine; il me semble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent*). Tiens; je te donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux gens de bonne foi! (*M. Turcaret sort*).

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet! Il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCENE V.

MARINE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnoissance; sans vous, j'aurois violé la foi des joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour.

MARINE, *bas à elle-même.*

Qu'il est tendre et passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose.

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE, *au chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée ; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes, qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans sa poche*). Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine.*

C'est de l'argent comptant.

MARINE, *à Frontin.*

J'ai bien besoin de son argent ! hé ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Hé fi ! fi ! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main,

pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai. MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame, je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde, que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier. LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort*).

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser. FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE, *à Frontin.*

C'est un pédant éternel, que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils ! elle vous auroit gâtée, à la fin. LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *au chevalier.*

Oh ! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour se venger LA BARONNE, *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, et monsieur Turcaret n'en a guères : je ne l'aime point, et il est amoureux; je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée. FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée que j'ai dans l'esprit. LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service ; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs ! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant. LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention ; on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus: je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent ; je ne connois personne pour cela : chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague ; je suis bien aise de l'avoir ; et vous me tiendrez compte du surplus. FRONTIN.

Cela est trop juste, madame, et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus ! la bonne aubaine, et la bonne femme ! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette.

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage : le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet ?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai ?

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER.

Assurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux, de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire la chose à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de monsieur Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette, que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux, je reconnois mon maître.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *bas à Frontin.*

Paix, Frontin, voici la Baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendre ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment ; mais avant que je vous quitte, souffrez, que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ? (*Il conduit la Baronne, qui rentre dans son appartement, et il sort*).

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres, cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avoit en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti ; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte ; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre ; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main ; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut : elle verroit tout aller sens-dessus-dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement.

FRONTIN.

Très-particulièrement ; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle est sous ma tutelle ; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement.

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet ? FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires ; enfin c'est une maison triste ; ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me passer de fille. FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités ; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens. LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra : mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde ; car il n'en faut-là que de toutes faites. (*Il s'en va*).

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience. (*seule*). Cette fille-là me sera d'un grand agrément ; elle me divertira par ses chansons, au-lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale.

SCENE II.

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE, *appercevant M. Turcaret, à elle-même.*

MAIS, je vois M. Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

TURCARET, *essoufflé.*

Ouf ! je ne sais par où commencer.... perfide !

LA BARONNE, *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles, on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, *haut.*

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités, Marine

me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter-là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur ! j'aimerois le Chevalier !

TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur ?

TURCARET.

Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ? qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi ?

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

TURCARET.

Eh ! sur quel ton, morbleu ! prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en serez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête homme ; j'aime de bonne foi ; je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le scandale, moi : ah ! vous n'avez point affaire à un Abbé.

LA BARONNE.

Non ; j'ai affaire à un extravagant, à un possédé. Oh bien ! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.

TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! et si je l'ai aussi donné au chevalier ?

TURCARET.

Ah ! si je le croyois !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité, vous me faites pitié.

TURCARET.

Comment donc ! au-lieu de se jetter à mes genoux, et de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort ; encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela ?

LA BARONNE.

Je le ferois si vous étiez en état d'entendre raison.

TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

TURCARET, *essoufflé.*

Eh bien, parlez, madame, parlez, je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

TURCARET.

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

TURCARET.

Je me tais, il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ri-» dicule, me disoit-elle, à tous momens, que de voir la veuve » d'un colonel, songer à épouser un monsieur Turcaret, un » homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse...

TURCARET.

Passons, s'il vous plaît sur les qualités ; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

» Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt » personnes de la première qualité ; lorsque vous refusez votre » aveu, même aux pressantes instances de toute la famille d'un » marquis dont vous êtes adorée, et que vous avez la foiblesse » de sacrifier à ce monsieur Turcaret ».

TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gâgné Marine ; et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures, pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit ; et que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion ?

Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ? TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais. . . .

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter ? TURCARET.

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent, comme Jean-de-Vert. LA BARONNE.

Et, si je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous ? TURCARET.

Oh ! je dirois, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur ; le reconnoissez-vous ? Voyez le fond qu'on doit faire sur le rapport de certains valets.

TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice : pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon. TURCARET.

Je l'avoue. LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

TURCARET.

Hélas ! non. Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine ! coquine de Marine ! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter : elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; et que si, aujourd'hui pour demain, je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment !

TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot : où diable avois-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

TURCARET.

Si je m'en repens ! (*Se mettant à genoux*). Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour; et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

TURCARET, *se retirant.*

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier ?

TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là : consentez-y, madame, j'en sais les moyens. LA BARONNE.

Et quels sont-ils ?

TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes, Ah! combien de cousins, d'oncles, et de maris j'ai fait directeurs en ma vie. J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie ; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE.

Oublions le passé. Il faut que je vous fasse une prière ?

TURCARET.

Une prière? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce

pauvre Flamand, votre laquais : c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé, si je lui avois trouvé quelqne disposition ; mais il a l'esprit trop bonasse ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout : je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCENE III.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

TURCARET, *à la baronne.*

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomies ?

TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*à Frontin*). Approche, mon ami : dis-moi un peu ? As-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Qu'appellez-vous des principes ?

TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, monsieur : mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique ; tu sais faire des comptes à parties simples.

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, et tantôt de l'autre.

TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

TURCARET.

Comment, de l'oblique ?

FRONTIN.

Eh ! oui, d'une écriture que vous connoissez ; là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

TURCARET, *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchois.

TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

TURCARET.

Oh ! qu'oui, madame, oh qu'oui ; d'ailleurs, un bel-esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guères d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

TURCARET, *à Frontin.*

Oh ! ça, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître ; mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêne, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame ; il y aura huit concertans, quatre italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

TURCARET, *à la baronne.*

Il a, ma foi, raison ; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh ! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

TURCARET, *à la baronne.*

Qu'il est ingénu ! (*à Frontin*). Eh bien, nous verrons cela tantôt. (*à la baronne*). Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau le poëte ; aussi bien je ne saurois manger, si je n'ai quelque bel-esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans sa conversation ?

TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup : peste ! c'est un homme bien agréable.... Oh ! çà, je cours chez Dautel, vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe, d'une beauté....

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jetez point dans une dépense...

TURCARET.

Eh fi, madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il sort*).

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCENE IV.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ENFIN, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.... FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue. (*Elle entre dans une autre chambre*).

FRONTIN, *seul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle; te voilà placé chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... Mais j'apperçois ma pupille.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette! on t'attend avec impatience dans cette maison. LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout se qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus: souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCENE VI.

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER *dans le fond.*

FRONTIN, *appercevant le chevalier.*

LE voici qui vient.

LISETTE, *à Frontin.*

Je ne l'avois pas encore vu. Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti, pour donner de l'amour à une coquette. LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre..... (*Appercevant Lisette*). Mais que vois-je? Quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN, *au chevalier.*

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, monsieur ; il y a long-temps que nous nous connoissons ; je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est parbleu charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur. . . .

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je craignois. . . .

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*A Lisette*). Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? Ah, la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur ; j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE.

Trève de douceurs, monsieur le chevalier ; je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent ; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement ; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage : car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; ausssi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre, aussi-tôt que j'aurai parlé à la baronne.

(*Il entre dans la chambre de la baronne*).

FRONTIN, *seul.*

Je ne manque pas d'occupation, dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur ; de-là, chez l'agent de change, de chez l'agent de change, au logis ; et puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret : cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante ; mais patience ; après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

HÉ bien ; Frontin ! as-tu commandé le souper ? fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN, *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par-là de ce que je sais faire, lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame ; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; et puis je viendrai ici prendre possession de monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCENE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

CE garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paroit que vous n'en manquez pas vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous ; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère. LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame !

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le chevalier. LISETTE.

Hé ! pourquoi les combattre ? Ils sont si raisonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroit digne de toute ma tendresse. LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère ! on n'en voit guères comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse !

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers ; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taisons nous ; j'apperçois monsieur Turcaret.

SCENE III.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

TURCARET.

Je viens, madame.... Oh, oh ! vous avez une nouvelle femme de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, monsieur ; que vous semble de celle-ci ?

TURCARET.

Ce qui m'en semble ? elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici ; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

(*Lisette sort.*)

TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux : ils sont d'un goût exquis. Je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur ; vous vous connoissez à tout.

TURCARET.

Oui, grâce au ciel, et sur-tout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

TURCARET.

Malpeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

SCENE IV.

LE MARQUIS, *dans le fond*; LA BARONNE, M. TURCARET.

TURCARET, *à la baronne.*

QUEL homme entre ici ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

C'est ce jeune marquis, dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts : je me passerois bien de ses visites ; elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

TURCARET, *à lui-même, reconnoissant le marquis.*

Ah, morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudiere. La fâcheuse rencontre.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appercevant M. Turcaret*). Hé ! que vois-je ?.. oui..non.. pardonnez-moi.. justement... c'est lui-même ; c'est monsieur Turcaret. (*S'approchant*). Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoissez ! vous empruntez sur gages. Palsembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif ! il vend son argent au poids de l'or.

TURCARET.

TURCARET, *bas, à lui-même.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Oui ; je comprends bien qu'il badine, et qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! morbleu ! madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi ; il a de mes nippes actuellement.

TURCARET.

De vos nippes, monsieur, ? Oh ! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Ah ! parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois ; j'avois un brillant de cinq cents louis ; on m'adressa à monsieur Turcaret ; monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra, ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur une bague, onze cent trente-deux livres six sols et quelques deniers ; il me prescrivit un temps pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi ; le temps est passé, mon diamant est perdu.

TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie ; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice ; je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des plus beaux brillans, il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à-peu-près comme... (*Il regarde le diamant de la baronne*). Hé !... le voilà, madame ; vous vous en êtes accomodée avec monsieur Turcaret, apparemment.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Autre méprise, monsieur ; je l'ai acheté assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

TURCARET.

Monsieur, monsieur !

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter ; je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il étoit laquais de mon grand-père; il me portoit sur ses bras: nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point ; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

TURCARET.

Je me souviens, je me souviens ; le passé est passé ; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grace, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet ; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche ; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi je ne change point ; je mène une vie réglée ; je suis toujours à table ; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans ; n'est-ce pas, M. Turcaret ? (*à la Baronne*). Ma tante pourtant veut que je me corrige ; et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis ; elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable ; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le Marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement ; vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ;

nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable; dites au chevalier, qu'il se rende un peu à ses amis; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret, je n'ai point de rancune, au moins: touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui. Adieu, ma toute belle, Bon jour, mons Turcaret.

SCENE V.

LA BARONNE, M. TURCARET.

TURCARET.

VOILA une mauvaise connoissance, madame; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien.

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue.

TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre; ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement; j'ai admiré votre modération.

TURCARET.

Moi, usurier! Quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages! Il vaut mieux prêter sur gages, que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père; rien n'est plus faux, je n'ai jamais été que son homme d'affaires. LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai: le beau reproche! Il y a si long-temps! Cela est prescrit.

TURCARET.

Oui, sans doute. LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

TURCARET.

Vous vous moquez ! LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

TURCARET.

Oh ! point du tout. LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

MONSIEUR ! TURCARET, *à Flamand.*

Que me veux-tu ? FLAMAND.

Il est là, qui vous demande.

TURCARET.

Qui, butor ? FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez ; là, ce monsieur... monsieur chose.

TURCARET.

Monsieur chose ! FLAMAND.

Eh oui ! ce commis que vous aimez tant. Dès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussi-tôt vous faites sortir tout le monde et ne voulez pas que personne vous écoute.

TURCARET.

C'est monsieur Rafle, apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur, c'est lui-même.

TURCARET.

Je vais le trouver ; qu'il m'attende.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

TURCARET, *à la Baronne.*

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici ; il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon-homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh ! non, non : qu'il vienne ici, monsieur : vous lui parlerez dans cette salle ? n'êtes-vous pas ici chez vous ?

TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation ; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela ; vous serez contente.

SCENE VII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ? RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me servir d'excuse. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je suis le maitre. Parlez.

RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf, par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là ! laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus.....

TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il . . . je sais où il est.

RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous ; l'affaire est sérieuse et pressante. TURCARET.

On l'accommodera ; j'ai pris mes mesures, cela sera réglé demain. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune-homme de la rue Quinquampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse ? RAFLE.

Oui, monsieur; il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et

que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs, pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne.

TURCARET.

Eh bien?

RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

TURCARET.

Quoi?

RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il est trop bon.

TURCARET.

Trop bon, trop bon! eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? Trop bon! trop bon!

RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile!

RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit; l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé, tout net, qu'il ne devoit point compter sur vous.

TURCARET.

Non, parbleu!

RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, vingt mille francs, qu'un honnête serrurier de ma connoissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

TURCARET.

Oui, oui, cela est bon: je lui ferai ce plaisir-là: allez me le chercher; je serai au logis dans un quart-d'heure; qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

RAFLE, *s'en allant, et revenant.*

J'oublois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

TURCARET.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune Seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin, de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

TURCARET.

Oh ! ventrebleu, monsieur Rafle, qu'elle le soit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier : mais qu'elle parte dès demain. RAFLE, *en sortant.*

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

TURCARET, *seul.*

Vous m'y trouverez. Malpeste ! ce seroit une sotte aventure, si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCENE VIII.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

MADAME m'a envoyé savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant ; ce sont des bagatelles, dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCENE IX.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

JE suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec

cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je ne garderai bien de troubler un si doux entretien.

TURCARET, *à Frontin.*

Tu ne seras point de trop : approche, Frontin ; je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera point difficile.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile ; cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes..!

TURCARET, *à Lisette.*

Comment le sais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

TURCARET.

Tout de bon ? FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse ; elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN, *à Lisette.*

Il est vrai. Mais je suis fâché que monsieur ne réponde pas assez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y réponds pas ! FRONTIN.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

TURCARET.

Qu'appeles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse, que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah ! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

TURCARET.

A quoi bon un équipage ? n'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît.

FRONTIN.

Oh, monsieur ! avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connoître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir même de s'en servir.

TURCARET, *à Lisette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal, au moins.

TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, to., Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

TURCARET.

Sans doute ; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, monsieur! il ne faut pas que vous paroissiez-là dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde, que vous donnez un carosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connois deux ou trois selliers, qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin....

TURCARET.

Volontiers; tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

TURCARET.

Oh! vas te promener, avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CELA ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous ?

FRONTIN, *lui remettant la bourse.*

Voilà déjà soixante pistoles, que nous pouvons garder; je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir? LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment diable! tu deviens ambitieuse!

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier, soit contraire à la modestie; car depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur, que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser....

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage; c'est assez, ma princesse; je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention. *Il sort.*

LISETTE, *seule.*

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon che-

valier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici ? ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais il n'étoit pas en fonds ; il n'avoit pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? la baronne est là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette, d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse ! une maison de campagne ! quelle folie !

FRONTIN.

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne ; elle ne savoit comment engager à cela monsieur Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs, dont nous avons besoin pour nous meubler. LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagême ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, monsieur ; c'est mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé.... Un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin, monsieur Turcaret sait les affaires. FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes : adieu. Voilà monsieur le marquis qui vous cherche. (*Il sort*).

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH ! palsembleu, chevalier, tu deviens bien rare ; on ne te trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? tu deviens bien discret. LE MARQUIS.

Je me donne au diable, si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être. LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop

sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi. Elle m'avoit donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendroit : je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens, tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province ; car elle me l'a dit. LE CHEVALIER.

Hé ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît. Dans ce temps-ci, il y a des heures de bal, c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire, que c'est une connoissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin ; j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute ? LE MARQUIS.

Non, assez vieille. LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle. LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées ! quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances, qui me charmèrent. LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle, avec sa compagnie ; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel. LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ? LE MARQUIS.

Hé bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait, que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche. LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là. LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle, avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne... LE MARQUIS.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connoissance; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maison...

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma contesse n'est pas difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac; on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait : nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur. LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis. (*A part et seul*).

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCENE III.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

QUE faites-vous donc là seul, chevalier ? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie ; il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici ; nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connoissent, ils ne s'aiment point ; il s'est passé tantôt, entr'eux, une scène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble, qu'il soit impossible de les réconcilier : je me charge de cela : reposez-vous sur moi ; monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous ; je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCENE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

MONSIEUR Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

TURCARET, *au chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera.... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part.... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre.... avec madame ; fait

en vérité, que.... je vous assure.... que... je suis fort aise de cette partie-là. LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier, et vous ne finirez ni l'un ni l'autre. LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

TURCARET.

Si je l'aime ? malpeste ! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

TURCARET.

C'est la mienne. LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

TURCARET.

Terriblement : une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment. Que je suis un grand étourdi de n'avoir pas songé à cet instrument-là ! Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre. (*Il va pour sortir*). TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette....

LA BARONNE, *bas à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur. (*Le chevalier sort*). Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous autant qu'il nous sera possible la présence des importuns.

TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCENE V.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lisette ?

LISETTE, *à la Baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille

vieille perruque. (*bas, à l'oreille de la Baronne*). Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCENE VI.

LISETTE, FURET, LA BARONNE, M. TURCARET,

FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE, *à M. Furet.*

C'est moi ; que voulez-vous ?

FURET, *à la Baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original !

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes ? FURET, *à Lisette.*

Je suis Huissier à verge, à votre service ; et je me nomme Furet. LA BARONNE.

Chez moi un huissier ! FRONTIN.

Cela est bien insolent. TURCARET.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que...

FURET, *à M. Turcaret.*

Tout beau, monsieur ; d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main : en voici un, que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame, sous votre bon plaisir, monsieur! LA BARONNE.

Un exploit à moi! voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien ; je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN, *à Lisette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

FURET, *à la baronne.*

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *à M. Furet.*

Feu mon époux, monsieur ? cela ne me regarde point : j'ai renoncé à la communauté.

TURCARET, *à la baronne.*

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

FURET, *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, monsieur; l'acte étant signé par madame.

TURCARET, *à M. Furet.*

L'acte est donc solidaire.

FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes, ils sont énoncés dans l'exploit.

TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Pardevant, etc. furent présens en leurs personnes, haut » et puissant seigneur Georges-Guillaume de Porcandorf, et » dame Agnès-Ildégonde de la Dolinvillière, son épouse, de » lui dûment autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont » reconnu devoir à Eloi-Jérôme Poussif, marchand de che- » vaux, la somme de dix mille livres....

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

FURET, *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en » douze mulets, quinze chevaux normands, sous poil roux, » et trois bardots d'Auvergne, ayant tous, crins, queues et » oreilles, et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols.

LISETTE.

Brides et licols! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là?

TURCARET, *à Lisette.*

Ne l'interrompons point. (*à M. Furet*). Achevez, mon ami.

FURET, *continuant de lire.*

« Au paiement desquelles dix mille livres, lesdits débiteurs « ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous leurs » biens présens et à venir, sans division ni discussion, renon- » çant auxdits droits; et, pour l'exécution des présentes, ont » élu domicile chez Innocent-Blaise le Juste, ancien procu- » reur au Châtelet, demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait » et passé, etc.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y trouve rien a redire que la somme.

FURET.

Que la somme, monsieur! oh! il n'y a rien à redire à la somme; elle est fort bien énoncée.

TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret.

TURCARET, *à la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur : je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens!

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe; payons, Madame; ne soutenons point un procès, contre l'avis de monsieur Turcaret.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Le ciel m'en préserve! je vendrois plutôt mes bijoux et mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux; et pour l'équipage d'un mari encore! la pauvre femme!

TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame!... Suis-nous, sergent; on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas, au moins; songez que l'on vous attend.

TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

SCENE VII.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons, que messieurs Furet et Frontin, et la bonne dupe que monsieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète : ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords, pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

JASMIN, *à la baronne, en entrant.*

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE, *à Jasmin.*

Faites entrer. (*Jasmin sort*).

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir : mais...

SCENE VIII.

LISETTE, LA BARONNE, Mde. JACOB.

Mde. JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et me nomme madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Qu'est-ce que c'est?

Mde. JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une procureuse ; elle ne l'a mise que deux fois. La dame s'en est dégoûtée, elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

Mde. JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

Mde. JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Mde. JACOB.

Hé ! vraiment, si je n'avois pas d'autre ressource, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais ? J'ai mon mari, à la vérité ; mais il ne sert qu'à grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

Mde. JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous ! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

Mde. JACOB.

Oh ! tous mes mariages sont heureux ; et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi ! madame Jacob ?

Mde. JACOB.

C'est un gentilhomme limousin ; la bonne pâte de mari ; il se laissera mener par une femme, comme un parisien.

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas si-tôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh ! bien, je le suis moi, madame Jacob ; mettez-moi sur

vos tablettes. Mde. Jacob, *à Lisette.*

J'ai votre affaire ; c'est un gros commis, qui a déjà quelque bien, mais peu de protection ; il cherche une jolie femme pour s'en faire. Lisette.

Le bon parti ! voilà mon fait.

La Baronne.

Vous devez être riche, madame Jacob.

Mde. Jacob, *à la baronne.*

Hélas ! hélas ! je devrois faire dans Paris une autre figure ; je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

La Baronne.

Vous avez un frère dans les affaires ?

Mde. Jacob.

Et dans les grandes affaires, encore. Je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

La Baronne, *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret !

Mde. Jacob.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

Lisette, *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob !

Mde. Jacob, *à Lisette.*

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère, et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

Lisette.

Hé ! oui ; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Mde. Jacob.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ; il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

La Baronne.

Cela crie vengeance. Lisette.

Ah ! le mauvais frère !

Mde. Jacob.

Aussi mauvais frère que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui ?

La Baronne.

Ils faisoient donc mauvais ménage ?

Mde. Jacob, *à la baronne.*

Ils le font bien encore, madame ; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

La Baronne.

Quoi ! monsieur Turcaret n'est pas veuf ?

Mde. Jacob.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait

tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lisette ! LISETTE, *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

Mde. JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; et j'ai déjà ouï dire dans une maison, qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ses affaires !

Mde. JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas : c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne ; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux ; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle ? Qui le sait mieux que nous ?

Mde. JACOB.

Je ne sais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape ; et il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouser: n'est-ce pas un grand sot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout-à-fait...

Mde. JACOB.

Oh ! que j'en suis aise ! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abymer. (*A Lisette*). N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle ?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

Mde. JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon, de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame ; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(*Madame Jacob sort*).

Hé bien, Lisette ? LISETTE.

Hé bien, madame ? LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que monsieur Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette ? LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province ? LA BARONNE.

Le traître ! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !..... Mais qu'est-ce donc que cela ?

Qu'avez-vous ? Je vous vois toute chagrine : merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ! il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets, mettons monsieur Turcaret à feu et à sang, rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LA BARONNE *ensuite.*

LISETTE *seule.*

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ; si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

LA BARONNE.

Il me semble que monsieur Turcaret devroit bien être de retour ; Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire..

SCENE II.

LISETTE, FLAMAND, LA BARONNE.

LISETTE, *appercevant Flamand.*

Mais que nous veut ce monsieur ?

LA BARONNE, *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'est moi.

LISETTE.

Hé ! c'est Flamand, madame ! Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphose !

FLAMAND, *à Lisette.*

Doucement, mademoiselle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeller Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ! et, par ainsi, il faut m'appeller monsieur Flamand, en-

tendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand ; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Gubrai ; j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête-homme comme lui.

FLAMAND, *à la baronne*.

Je vous envoierai, madame, de petits présens, de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh que si fait ! je sais bien comme les commis en usont avec les demoiselles qui les placent : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué ; car, dans les commissions, on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND.

Par exemple : le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot; c'est moi qui vous le dis, da; entendez-vous?

(*Flamand sort*).

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu....

LISETTE.

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé.

JASMIN, *à la baronne en entrant.*

C'est monsieur le marquis, avec une grosse et grande madame. (*Il sort*).

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une image....

SCENE III.

LISETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS, Mde. TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE, *au Marquis*

Je suis très disposée à cette union.... (*Bas, à Lisette*). C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

Mde. TURCARET, *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah ! vous n'avez point l'air provincial, madame ; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palsembleu ! non ; je m'y connois, madame ; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

Mde. TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis : ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes ; on me les envoie toutes, dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui aie porté les prétintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *à elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là !

Mde. TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour ?

Mde. TURCARET.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point renfermée dans un château ; je suis trop faite pour la société ; je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE, *à madame Turcaret.*

C'est une façon de collège pour toute la Basse-Normandie.

Mde. TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutances, et qui valent bient les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupés-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité ; mais ils tirent les viandes si à propos qu'un tour de broche de-plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

Mde. TURCARET.

Et pour les bals ; nous en donnons souvent. Que l'on s'y di-

vertit ! cela est d'une propreté : les dames de Valogne sont les premières dames du monde, pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en amour, peut-être.

Mde. TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en grâce ?

Mde. TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *à madame Turcaret.*

En Vénus ! ah ! madame, que vous êtes bien déguisée !

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

MADAME, nous aurons tantôt le plus ravissant concert.... (*Appercevant madame Turcaret.*) Mais que vois-je ?

Mde. TURCARET, *appercevant le chevalier.*

O ciel !

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame donc tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! je ne m'attendois pas à celui-là.

Mde. TURCARET, *bas.*

Quel contre-temps !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier ; est-ce que tu connoîtrois ma comtesse ?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en relation avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? ah, l'infidèle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son

portrait. LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mde. JACOB.

Mde. JACOB, *à la baronne.*

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob, vous me voyez en compagnie....

Mde. JACOB.

Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre-fois.... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaisant incident!

Mde. JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison? Mde. TURCARET, *bas, à part.*

Payons de hardiesse. (*Haut, à madame Jacob*). Je ne vous connois pas, ma bonne.

Mde. JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob! Tredame! Est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître? LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob: savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

Mde. JACOB, *au marquis.*

A une comtesse! Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment j'aime assez ces gros airs-là!

Mde. TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

Mde JACOB, *à madame Turcaret.*

Une insolente! moi, je suis une insolente! jour de Dieu! ne vous y jouez pas; s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

Mde. TURCARET.

Oh ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

Mde. JACOB.

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance ! vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais, votre père, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux : mon frère rira bien, quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris ; je voudrois, par plaisir, qu'il vint ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *à madame Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame ; nous attendons à souper M. Turcaret.

Mde. TURCARET, *à part.*

Ahi ! LE MARQUIS.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob ; car j'aime les soupers de famille.

Mde. TURCARET, *à elle-même.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

Mde. TURCARET, *à elle-même.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour sortir*).

LE MARQUIS, *à madame Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monsieur Turcaret. Mde. TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh ! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé ! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je veux la mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis ; de grâce laissez-la sortir.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

Mde. JACOB.

J'en suis ravie Mde. TURCARET.

La malheureuse journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi ?

LE MARQUIS.

Je suis au comble de ma joie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. TURCARET.

TURCARET, *à la baronne.*

J'AI renvoyé l'huissier, madame, et terminé..... (*Appercevant sa sœur.*) Ahi ! en croirai-je mes yeux ! ma sœur ici ! (*Appercevant sa femme.*) Et, qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, monsieur Turcaret : vous voyez une belle comtesse, dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

Mde. JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère !

TURCARET, *à madame Jacob.*

Ah, ma sœur ! (*A lui-même*). Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret : vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris. Ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

TURCARET, *bas.*

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie.

Mde. TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux ; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir, après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret ; et je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il vous a dit qu'il étoit veuf ! hé, parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs

LA BARONNE, *a M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

TURCARET, *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame..... qu'en vous faisant accroire que je..

croyois être veuf.... vous croiriez que.... je n'aurois point de femme. (*Bas*). J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

TURCARET.

Qui ? moi, madame ! oh ! pour cela, non : vous ne la connoissez pas, c'est un démon; j'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Mde. TURCARET, *à son mari.*

Ho ! monsieur, ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province, ah ! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

Mde. TURCARET, *au marquis.*

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ses maîtresses faire un charivari; et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

TURCARET.

Ah ! l'insolente !

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame.

Mde. TURCARET, *a la baronne.*

J'ai des yeux, dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe....

TURCARET.

Quelle impudence ! ah, ventrebleu ! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie... (*Il veut frapper sa femme*).

LE CHEVALIER *le retient.*

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret : vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monsieur !....

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCENE

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN, *à M. Turcaret*

Il y a, dans un carosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés ; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

TURCARET, *à Jasmin.*

Ah ! (*A madame Turcaret*). Je vais revenir : je vous apprendrai, impudente ! à respecter une maison... (*Il sort*).

Mde. TURCARET, *à son mari.*

Je crains peu vos menaces.

(*Jasmin sort*).

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.*

Calmez votre esprit agité, madame ; que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mde. TURCARET, *au chevalier.*

Ho ! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

Mde. TURCARET, *à la baronne.*

Je vous entends, madame ; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle ; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne monsieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie. Mde. TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renoncez-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN, *au chevalier.*

Les associés de monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence, pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard ; ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mde. JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers ! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur ; je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur. (*Elle sort*).

Mde. TURCARET.

Et moi je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme. (*Elle sort*).

LE MARQUIS.

Adieu donc, mademoiselle Briochais.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Bon, bon ; il a de l'argent de reste, pour se tirer d'affaire.

FRONTIN, *au marquis.*

J'en doute ; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses ; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui, quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Hé bien ?

FRONTIN, *au chevalier.*

Hé bien, monsieur ! ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que monsieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Ho ! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué ; j'ai dit que j'appartenois à un chevalier ; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois, par-là, que mon brillant n'a point été mis en gage ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, chevalier ! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine, à cause qu'elle n'étoit pas dans

vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous. (*Elle sort*).

(*Le marquis fait quelques pas, comme s'il alloit reconduire la baronne, la salue, et revient au chevalier*).

LE MARQUIS, *riant.*

Ah, ah! ma foi, chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire. Je ne me console jamais autrement.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non; je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

LE MARQUIS *et* LE CHEVALIER *sortent.*

SCENE DERNIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent; il est en sûreté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes-gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Fin du cinquième et dernier Acte.

3 0112 098518027